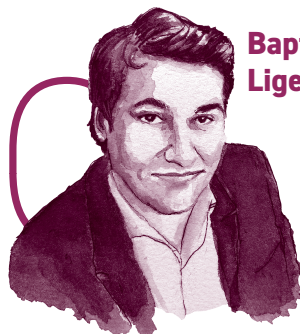


ÉDITO



**Baptiste
Liger**

Est-ce qu'on est vieux quand on a 50 ans ? Vaste question qui se pose à tout individu qui, d'une manière ou d'une autre, fait alors un bilan de son parcours. Cela vaut aussi pour les journaux. Ainsi, *Lire Magazine* (ex-*Lire*) fête son demi-siècle d'existence – preuve que les amoureux des livres, dans tous les domaines, sont encore très nombreux. Au-delà de notre parution mensuelle, nous avons décidé de marquer le coup en synthétisant ces cinq décennies dans une édition spéciale. Et ce en s'imposant, outre l'ordre alphabétique, la règle symbolique – clin d'œil aux oulipiens – de quelque 500 livres pour cinquante ans. Mais comment sélectionner tous ces titres parus en France à partir de fin 1975 ? Eh bien, en prenant l'image d'une bibliothèque familiale, plus ou moins bien rangée, où se côtoieraient des titres devenus des classiques et des succès d'époque (parfois oubliés), des plumes prestigieuses (pas forcément pour leurs livres les plus célèbres) et des auteurs plus confidentiels (qu'on retrouve aujourd'hui davantage dans les boîtes à livres que dans les librairies). Le tout en sachant qu'il y aura,

TOP 500, MODE D'EMPLOI

Pour donner plus d'allant à ce numéro, nous avons, comme expliqué ci-contre, mêlé des articles d'époque et de nouveaux textes rédigés spécialement pour cette édition anniversaire. Vous trouverez, à côté de la signature des articles issus de nos archives, leur année de publication (qui, attention, ne correspond pas toujours à la parution initiale du livre en France – amis lecteurs, gare aux confusions!). Mais après tout la lecture n'est-elle pas, par essence, une affaire de décalage temporel ?

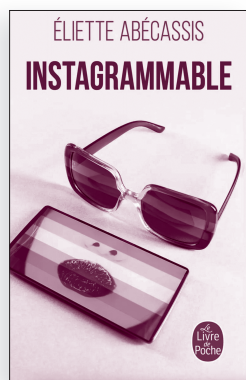
forcément, bon nombre d'oublis (parfois évidents) et de présences ô combien discutables ! C'est le jeu.

Et pour vraiment restituer l'esprit *Lire*, il nous a également semblé intéressant de mélanger les points de vue d'époque (issus de nos archives) et des articles écrits à l'occasion de ce numéro. À vous maintenant de fureter librement au fil de ces pages et de croiser aussi bien Marguerite Duras ou Philip Roth que J.K. Rowling, Hergé ou Gilles Deleuze. De manière aléatoire, vous pourrez « tomber » sur *Le Parfum* de Patrick Süskind comme sur les Mémoires de Muhammad Ali ou encore *Les Années* d'Annie Ernaux, et passer de *Surveiller et punir* de Michel Foucault à... *Ma médecine naturelle* de Rika Zarai ! Et, pêle-mêle, sont également au menu de ces quatre cents pages (un peu plus, même !) Salman Rushdie, Amélie Nothomb, René Goscinny, Françoise Sagan, Elena Ferrante, Hubert Reeves, Cormac McCarthy ou ce cher Jean d'Ormesson, fidèle compagnon de route de *Lire*. On citera, non sans plaisir, le titre d'un ouvrage pour synthétiser ces cinquante ans de littératures (au pluriel) : *C'était bien* !

ÉLIETTE ABÉCASSIS

INSTAGRAMMABLE

Sacha, lycéenne, marche dans les rues de Paris, absorbée par son téléphone, insensible à la beauté de la capitale. Seule compte sa dose ininterrompue de réseaux sociaux, Instagram et consorts, régentés par une panoplie d'influenceurs et leurs orgies de photos. Vidéos, selfies, stories et commentaires incessants d'inconnus, sur tout, partout, tout le temps. Son modèle, c'est la star de son lycée, Jade, aux milliers d'abonnés. Lorsque Sacha commence à attirer l'attention des garçons, Jade se révèle marquise de Merteuil et confie aux bons soins de son Valmont, alias Léo, la mort sociale de la jeune fille. Dans ces *Liaisons dangereuses* version « digitale » – parfait complément



au dernier roman de Delphine de Vigan, *Les enfants sont rois* –, Éliette Abécassis (*La Répudiée*, *Sépharade*...) livre avec *Instagrammable* un portrait glaçant de la génération Z, sous emprise, perfusée aux

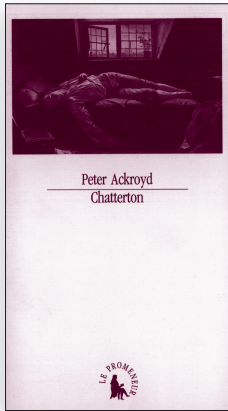
dérives des réseaux sociaux. « À la terrasse des cafés, seuls ou avec des amis, ils sont sur le qui-vive. À l'affût d'une nouvelle, dans une attente fébrile, constante, ils ont toujours leur téléphone à portée de main. Le soir, ils ne s'endorment pas sans l'avoir consulté, le matin le saisissent avant même d'avoir ouvert l'œil, pour savoir ce qui est arrivé. Mais quoi, au juste ? » Gare à l'hyperconnectivité...

MARIE LECHEVALIER – 2021

PETER ACKROYD

CHATTERTON

Charles, un jeune poète d'aujourd'hui du genre raté, croit, en mettant la main sur un portrait et des liasses de manuscrits, découvrir quelque chose d'entièrement nouveau sur Chatterton, son confrère d'il y a deux siècles. Justement, ce Chatterton, que célèbrèrent les romantiques, ne se serait pas suicidé à 18 ans... Cette découverte – qui se révélera fausse – trouble l'esprit et la santé de Charles et agite un petit monde fou fou fou d'où émerge une vieille peste de romancière dont Peter Ackroyd fait une irrésistible caricature dans ce roman de 1987. Passant sans hésiter d'une

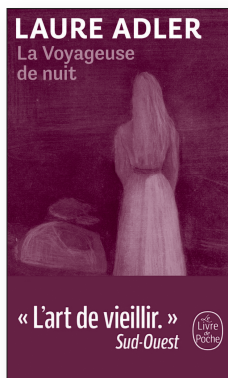


époque à l'autre, il nous touche soudain lorsqu'il nous présente le « vrai » Chatterton dans ses derniers jours.

Ce n'est pas un hasard si Peter Ackroyd s'intéresse ici au poète Thomas Chatterton : au côté

de son œuvre romanesque, cette brillante plume des lettres britanniques a livré de copieuses biographies, pour la plupart inédites en français, de grands écrivains anglais (Shakespeare, T.S. Eliot, Thomas More) et de nombreux essais critiques. Bien sûr, ces deux activités se nourrissent l'une l'autre : Ackroyd a tiré des classiques bien des inspirations pour ses fictions – ce qui lui a permis d'écrire notamment un *Testament d'Oscar Wilde* fictif. Et l'écriture de fictions a sans doute stimulé son inventivité, ce qui lui a permis d'écrire une biographie de Londres, ou de la Tamise.

ALEXIS BROCAS



LAURE ADLER

LA VOYAGEUSE DE NUIT

I dée déprimante, anxiogène même. La vieillesse fait peur dans une société qui ne sait que faire de ses aînés sinon les cacher au fond des EHPAD. Malgré les réticences de son entourage, Laure Adler se lance dans une réflexion sur le crépuscule de la vie. *La Voyageuse de nuit* n'est pas un essai savant, mais « *un vagabondage amoureux au pays de la littérature et de la poésie* » fait de rencontres et de visites dans des lieux associés à la retraite. Les mots de l'autrice sont apaisants. Les phrases s'écoulent comme un long fleuve aux abords de son embouchure maritime. Les bouillonnants torrents de la jeunesse sont loin. Comme Paul Nizan avant elle, Laure Adler proclame qu'elle ne laissera « *jamais dire que 20 ans est le plus bel âge de la vie* ». C'est vrai qu'il faudrait en finir avec cette escroquerie ! De sa belle prose puissante et poétique, la romancière invite à une réflexion collective sur ce que nous souhaitons pour nos seniors et notre propre vieillesse. Rendant de nouveau hommage au Castor, elle finit en citant *La Vieillesse* : « *Moi, je suis devenue une autre, alors que je demeure moi-même.* »

VIRGINIE GIROD – 2020

SYLVIANE AGACINSKI

CORPS EN MIETTES

On a vu apparaître une femme du troisième type, repérable de Kiev à Los Angeles : la mère porteuse, ou *surrogate mother* aux États-Unis. Évidemment, les bonnes âmes avaient appelé au secours. Oui, il fallait aider les couples infertiles, leur donner le « droit au bébé ». Oui, mais à quel prix ? À la jonction de cette demande individuelle et des prouesses biotechnologiques a surgi la GPA, la « gestation pour autrui » qui permet, si elle est loin de l'autoriser partout, la production de bébés. C'est au nom de la dignité humaine que la philosophe Sylviane Agacinski mène le combat. Déjà Kant avait insisté sur ce point, pierre angulaire de notre morale. La personne humaine n'a pas de prix et c'est un impératif que de respecter sa dignité. La GPA est, bien sûr, un business. En France, elle demeure rigoureusement interdite,

mais il faut prendre garde que le droit équitable ne meure. Après tout, le nazisme a aussi produit tout l'arsenal juridique propre à imposer une prééminence biologique

et raciale. Voici, avec *Le Corps en miettes*, une charge vigoureuse et salutaire contre la location du ventre féminin.

ALAIN RUBENS – 2009

M. AGUÉEV

ROMAN
AVEC COCAÏNE

Il restera toujours auréolé du plus profond mystère, cet écrivain qui fit parvenir au début des années 1930 à la revue russe *Nombres* paraissant à Paris un manuscrit sublime. On pourrait voir dans ce roman l'histoire simple d'un lycéen russe pendant la Première Guerre mondiale, s'enflammant avec ses camarades dans de longues conversations axées sur les problèmes de l'époque : la guerre, l'antisémitisme... Mais la force du livre réside ailleurs : dans le regard glacé qu'un être, Vadim, porte sur sa vie. Dans son questionnement incessant face à cette ambivalence de sentiments qui le déchire. La quête brûlante court tout au long du livre, enfle, ne fait que s'acheminer vers le vide dans une tristesse épouvantable. Tout cela dit avec un humour froid, cinglant comme les rues gelées de Moscou.

Sylviane
Agacinski
Corps
en miettes

MÈRES PORTEUSES ?
A AUCUN PRIX !

Flammarion



Au bout du compte, la poudre de cocaïne le mènera à la mort. Qu'un tel roman ne se rattachant à aucun mouvement littéraire ait été écrit en 1930, voilà qui est saisissant.

On comprend qu'il ait fait scandale à l'époque.

INTRODUCTION DES EXTRAITS – 1983

ÉMILE AJAR

LA VIE DEVANT SOI

Quand *La Vie devant soi* paraît, en 1975, au Mercure de France, signé d'un certain Émile Ajar, l'étonnement est double. Le livre est porté par une voix inédite, celle de Momo, un enfant arabe élevé par une vieille prostituée juive, Madame Rosa, dans un appartement du quartier de Belleville, à Paris. Le style est vif, drôle, traversé par la gouaille d'un gamin livré au monde. Le roman connaît un succès immédiat : prix Goncourt la même année, ventes massives, accueil enthousiaste. Mais le nom de l'auteur intrigue. Qui est donc ce Ajar ? La révélation ne viendra que plus tard : il s'agit de Romain Gary (1914-1980), premier double lauréat du Goncourt de l'histoire.

Sous ce pseudonyme, Gary voulait écrire autrement, se libérer de son image

d'ambassadeur écrivain. *La Vie devant soi* est un roman d'amour et de survie, dans la langue d'un enfant qui dit tout, y compris l'indicible. Momo raconte son quotidien : la vieillesse de Madame Rosa, sa peur de la déportation, son affection pour les enfants de prostituées... Il évoque aussi ses questions sur l'amour, la religion, la mort. La tendresse naît de la retenue, de cette manière qu'a Momo de tordre la langue pour mieux la faire parler. À travers cette histoire d'adoption et de pauvreté, Gary-Ajar offre un regard bouleversant sur la fin de vie, sur la mémoire de la Shoah, sur le racisme ordinaire, mais aussi sur l'amour filial. Le roman est solaire et tragique à la fois. Son écriture faussement naïve est un masque poétique derrière lequel Gary déploie un art de la compassion.

La révélation posthume n'a rien enlevé à la force du livre. *La Vie devant soi* reste l'un des romans les plus lus du xx^e siècle. Il a été adapté au théâtre, en bande dessinée, au cinéma – notamment par Moshé Mizrahi en 1978 (Oscar du meilleur film en langue étrangère et César de la meilleure actrice pour Simone Signoret), puis en 2020 avec Sophia Loren. Aujourd'hui encore, la voix de Momo fait rire et pleurer, et ne ressemble à aucune autre.

SIMON BENTOLILA



SVETLANA ALEXIEVITCH

LA FIN DE L'HOMME ROUGE

OU LE TEMPS DU DÉSENCHANTEMENT

Prix Médicis essai et meilleur livre de 2013 pour la rédaction de *Lire*, cette somme sur l'implosion de l'URSS et la Russie de Poutine en impose par la seule force du témoignage. L'œuvre puissante d'une autrice biélorusse sacrée Prix Nobel de littérature en 2015.

Celles et ceux qui ont lu *La guerre n'a pas un visage de femme*, *Les Cercueils de zinc* ou encore *La Supplication* savent à quoi s'en tenir : Svetlana Alexievitch parle comme nul autre de ce que l'on nomme si justement le « malheur russe ». Autant dire que cette journaliste, née en 1948, écrivaine de la perestroïka, honnie par la critique officielle mais soutenue par Gorbatchev – elle publie son premier livre sur les femmes en guerre en 1985 –, Svetlana Alexievitch donc est de la trempe des plus grands.

Pourtant, si l'on se contente de dire la matière et la manière de son dernier livre, rien ne permet d'augurer un tel résultat. La matière, c'est la Russie d'aujourd'hui, qui reste celle de « l'homme nouveau » d'hier, l'Homo sovieticus. La manière, ce sont des centaines d'heures d'entretiens avec des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux, des méchants, des idiots, des innocents, des bourreaux, des victimes... On peut donc redouter le pire, c'est-à-dire devoir lire une copieuse enquête sociologique dont le résultat serait par ailleurs connu : les Russes sont nostalgiques de la tyrannie soviétique ; pour autant, ils ne songent pas un instant à la restaurer. Et c'est bien ce que *La Fin de l'homme rouge* nous dit. Seulement, par la magie de la transfiguration littéraire, en l'écrivant, Svetlana Alexievitch nous bouleverse.

Si la grande littérature russe, c'est l'alliage de la « grande histoire » traitée en fresque et de pauvres histoires d'hommes et de femmes dévastés par le malheur, si la

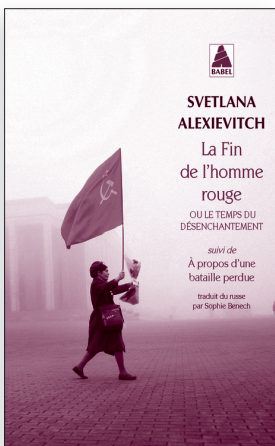
grande littérature russe, ce sont des destins qu'on ne conduit pas, des amours brisées, un fatalisme qui accable, un théâtre de la cruauté et une attente désespérée de la rédemption, alors, *La Fin de l'homme rouge* y a sa place, au tout premier rang.

Interroger les témoins, inlassablement, jusqu'à percer le gel de paroles officielles et de récits usés déposé sur leurs mémoires. Mettre à jour ces vérités intimes qu'ils ont toujours tues, mais qui en disent tant. Saisir à l'oreille les moments où ces vérités touchent à la littérature.

Les assembler afin qu'elles résonnent. Avant de s'intéresser à *La Fin de l'homme rouge*, Svetlana Alexievitch a appliqué sa méthode à bien d'autres sujets : les femmes volontaires de l'Armée rouge et de la résistance pendant la Seconde Guerre mondiale dans *La guerre n'a pas un visage de femme*, les enfants qui ont assisté aux horreurs de l'invasion allemande dans *Derniers témoins*, ou ceux qui ont subi le désastre de Tchernobyl, dans *La Supplication*... Et chaque fois, on retrouve ces phrases, ces anecdotes qui contiennent un monde et vous hantent à jamais : « *Nous avions une jeune, Tchernova, elle était enceinte et elle portait des mines sur son ventre, là où battait le cœur de son futur enfant. Allez comprendre, vous, quel genre de femmes c'étaient* » (*La guerre n'a pas un visage de femme*). « *De maman, je me rappelle seulement comme j'avais peur de la perdre* » (*Derniers témoins*). Ou encore cette mise en garde d'une infirmière de Tchernobyl à la jeune épouse d'un pompier

irradié : « *Ce n'est plus un homme, mais un réacteur* » (*La Supplication*). Et elle de raconter l'agonie atroce de son mari avec des mots d'amour : « *Il s'étouffait avec ses propres organes internes... J'enroulais ma main dans une bande et la lui mettais dans la bouche pour en extraire ces choses... On ne peut pas raconter cela ! On ne peut pas l'écrire ! Et c'était tellement proche... Tellement aimé...* » Et tellement humain.

“
Interroger les témoins,
inlassablement,
jusqu'à percer le gel
de paroles officielles
et de récits usés déposé
sur leurs mémoires.

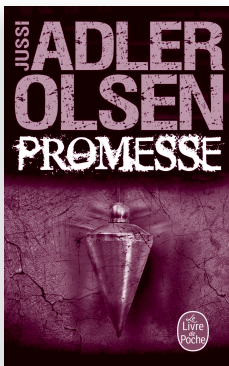


ALEXIS BROCAS

JUSSI ADLER-OLSEN

PROMESSE

C'est en 2007 que parut au Danemark le premier volet du cycle policier « Département V », qui fit de Jussi Adler-Olsen une star. Après *Miséricorde*, *Profanation*, *Délivrance*, *Dossier 64* et *L'Effet papillon*, voici le sixième tome, baptisé *Promesse*. La série prévue en dix volumes se situe dans le décorum classique du polar scandinave : à partir d'histoires criminelles locales, Adler-Olsen évoque la corruption, les mafias étrangères, ou encore le trafic d'organes... « *Je voulais simplement écrire la plus grande histoire de la littérature criminelle du Danemark* », avance-t-il humblement. Ses « sources » ? Des policiers fraîchement retraités, « *car un policier encore aux affaires ne peut rien*



vous dire sur son travail ! ». Il a déjà en tête l'ultime retournement, le secret qui relie ses trois personnages récurrents : Carl Morck, directeur du département V, sa secrétaire Rose et l'inoubliable homme

à tout faire du flic, un réfugié syrien nommé... Assad, comme la famille des despotes, à propos duquel il avoue avec mauvaise foi avoir « *voulu prendre le seul nom syrien que tout le monde connaît* ». L'écrivain aux 13 millions de livres vendus [28 millions en 2024] n'a pas fini de nous surprendre.

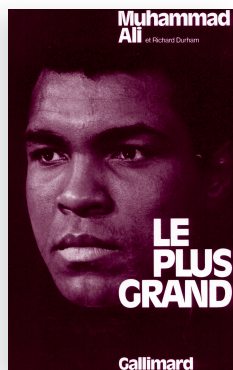
HUBERT ARTUS - 2016

**MUHAMMAD ALI
ET RICHARD DURHAM**

LE PLUS GRAND

Fanfaron, provocateur, Muhammad Ali cultive un personnage peu sympathique qui humilie ses adversaires et nargue la foule. Il vit du « boxing business » et sait mieux que tout autre en tirer les ficelles. Tel est le côté face du champion, dont les rodomontades ont détourné de lui un public pourtant avide d'approcher et de connaître les stars.

Mais Richard Durham, avec un talent de conteur exceptionnel, nous révèle, côté pile, le gamin Clay qui découvre le racisme, le champion révolté qui embrasse la cause de l'islam et prend le nom de Muhammad Ali (« celui



qui est digne de louanges »), le réfractaire à la guerre du Vietnam qui accepte d'être banni des rings plutôt que de renier ses idées. On découvre un homme sincère, chaleureux, qui lutte

pour la liberté et l'égalité de ses frères de couleur. Un homme drôle, amoureux de la vie, qui a de l'amitié pour ses adversaires malheureux, du respect pour la vaillance. Ali n'est pas seulement un poing serré et brandi. La main ouverte et tendue, il révèle une intelligence, un humour qu'on rencontre peu autour des rings, et ces deux qualités rendent son témoignage sur l'Amérique et la boxe aussi passionnant qu'un championnat du monde en 15 rounds.

ALAIN CLERVAL – 1976

JUAN ALONSO

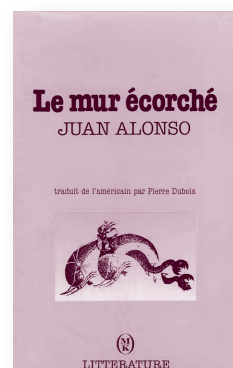
LE MUR ÉCORCHÉ

René, un professeur d'université bien installé, correspond avec l'un de ses amis en vacances sur la côte espagnole et revient à cette occasion sur les circonstances de son engagement de 1936.

À travers ses confessions successives, il dévoile sa quête désespérée d'une pureté et d'une virginité perdues depuis la fin de cette guerre civile espagnole transformée par le mythe en un combat du bien contre le mal. Pour l'auteur, rien n'est plus dangereux et illusoire que cet idéal...

Argentin d'origine espagnole ayant vécu aux États-Unis, où il était professeur de littérature comparée dans le Massachusetts, et écrivant en anglais, Juan Alonso (1936-2022) n'est pas que l'auteur du *Mur écorché* – un petit roman symboliste, toujours drôle, joliment poétique, légèrement désabusé, et son seul livre traduit en français, en 1990. Il a écrit sept autres romans dont le plus célèbre, *Althea* (1982), parle de la fascination de X.J. Muldoon, Irlandais de Boston, pour une spectaculaire criminelle américaine. Intrigue qui débouche sur le récit d'un événement « *non moins significatif que la Crucifixion : le divorce d'Adam et Ève dans nos âmes* », dicit la présentation de l'éditeur. Pour les curieux anglophones...

ALEXIS BROCAS



MARTIN AMIS

LA FLÈCHE DU TEMPS

Martin Amis a 42 ans et une carrière déjà longue quand il publie *La Flèche du temps*, l'un de ses romans les plus originaux. L'idée centrale du livre – paru en France en 1993 – est indiquée dans le titre : inverser la flèche du temps et raconter la vie d'un homme de sa mort à sa naissance, en renversant systématiquement l'ordre naturel de l'action et des dialogues. L'histoire est racontée par une étrange voix *off* qui s'avère être la conscience du personnage, séparée de lui au moment de son entrée dans la vie après sa mort (vous suivez ?). Elle va le suivre au fil de sa biographie renversée, d'abord en Amérique où il coule sa retraite, puis exerce la médecine (sens inverse, toujours), ensuite sur un bateau qui le

ramène en Europe en 1948, enfin, dans un camp de la mort nazi où l'on découvre qu'il a exercé de sinistres fonctions, sous un autre nom... Ce dernier aspect confère une dimension et un poids dramatique inattendus

à ce qui n'apparaît au début que comme un exercice de style brillant, mais un peu court. Amis explique dans sa postface n'en avoir eu l'idée qu'*a posteriori*, après avoir conçu son principe de biographie inversée, en lisant *Les Médecins nazis* de son ami Robert Jay Lifton. Un thème qu'il traitera de nouveau un quart de siècle plus tard dans *La Zone d'intérêt*, adapté au cinéma par Jonathan Glazer... Vu d'aujourd'hui, *La Flèche du temps* reste l'un des livres les plus intéressants de Martin Amis, tout en n'échappant pas aux reproches que ses détracteurs lui ont toujours adressés : style tapageur, effets ostentatoires, humour douteux, vulgarité assumée, narration brouillonne, etc. Sur le plan formel, ce roman est considéré de nos jours comme un classique de la chronologie inversée, dans le sillage des récits de science-fiction spéculative : Christopher Nolan lui fait même un clin d'œil dans *Interstellar* ! Sur le plan philosophique, il offre une expérience déroutante d'inversion systématique des valeurs : le futur devient le passé, le vol devient un don, la tache originelle, un dénouement.

BERNARD QUIRINY

Martin Amis
La flèche du temps



MAYA ANGELOU

TANT QUE
JE SERAI NOIRE

Née Marguerite Annie Johnson, Maya Angelou (1928-2014) fut une figure majeure de la scène culturelle et politique américaine. Chanteuse, actrice, poétesse mais aussi militante pour les droits civiques, elle devient célèbre avec son autobiographie romancée en sept tomes. Paru en 1969, le premier, *Je sais pourquoi l'oiseau chante en cage*, où elle narre ses plus jeunes années, marquées par un viol par son beau-père, ses humiliations subies dans une société ségréguée et sa maternité précoce, est devenu un classique. Dans le quatrième, *Tant que je serai noire* (2008), décidée à devenir écrivain, elle s'installe à Harlem, y rencontre James Baldwin, Malcolm X, Martin Luther King, puis, éprise d'un militant anti-apartheid sud-africain, Vus, s'installe avec lui et son fils au Caire puis au Ghana, avant de comprendre qu'elle ne sera jamais une Africaine. Elle rentre alors aux États-Unis en quête de son identité. Une leçon d'optimisme « malgré tout » qui séduira au-delà de la communauté noire et en fera une « héroïne américaine ».



PATRICE BOLLON

VÍCTOR DEL ÁRBOL

LA VEILLE
DE PRESQUE TOUT

Quand il écrit ses premiers livres (*La Tristesse du samourai*, *La Maison des chagrins*), Víctor del Árbol est encore policier en exercice. Pendant vingt ans, ce Barcelonais né en 1968 fera tout : la circulation, le garde du corps pour la présidence et autres officiels, la paperasse dans les bureaux, mais, surtout, la rue, la nuit. Il restera quelques années à la brigade des mineurs, puis à celle des femmes battues. De quoi engranger des faits divers, réfléchir sur la violence du monde. « *Ce que j'ai le plus ressenti dans mon métier*, dit-il, *c'est l'affrontement entre la loi et la justice.* »

Aujourd'hui, l'écrivain possède une belle collection de cahiers qu'il range dans ses tiroirs. Ainsi, pour *La Veille de presque tout*, son dernier roman, a-t-il un bloc-notes pour l'inspecteur Germinal Ibarra, qui n'en finira jamais avec le passé, un autre pour Eva Mahler, la femme double qui voudrait oublier ses blessures, un autre encore pour Daniel, jeune homme torturé, ou Mauricio, qui attend le châtiment de ses crimes. Tous se croiseront dans ce roman choral sur les racines du mal et de la folie.

CHRISTINE FERNIOT – 2017



CHRISTINE ANGOT

L'INCESTE

À propos de son œuvre, l'autrice de *Sujet Angot* réfute – paradoxe – le terme d'« autofiction ». En 1999, année de parution de *L'Inceste*, elle s'en expliquait lors d'un entretien houleux avec Christine Ferniot où il était, au fond, question de littérature.

Cette fille, avec ses yeux sombres, sa voix sobre, sa silhouette frêle, est une violente. Elle n'est pas du genre à se défendre, elle affirme : « *Si ma manière d'écrire ne convient pas, je le regrette. Mais je ne la modifierai pas. Pas plus que je ne peux changer ma façon de marcher. C'est le prix à payer.* » Elle dit qu'elle n'a pas le choix et répète souvent certains mots comme « *frontal* » ou « *dangereux* ». Elle s'agace vite lorsqu'on interprète une phrase de travers, qu'on semble avoir mal compris ce qu'elle voulait exprimer, ce qu'elle voulait écrire. Alors elle insiste – un peu prof sur les bords – pour remettre la littérature à sa place, et sur les intentions les plus profondes et le sens qu'elle veut donner à son écriture, son livre, son œuvre. Cette fille est horripilante. Et imprévisible ; même si, depuis dix ans et son premier livre, *Vu du ciel*, elle écrit et réécrit la même histoire ou presque, entre elle et elle, exposant sa vie et celle de ses proches, mêlant les roueries et mensonges qui font vrai et les pans de vérité qu'elle manipule forcément.

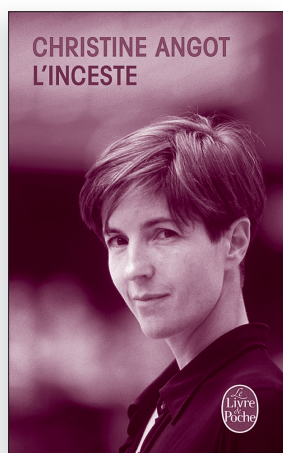
D'abord, il y a le père dont elle parle à chaque fois, dont elle décrit les gestes quotidiens. Ceux qui l'émerveillent quand elle le découvre si brillant et qu'elle le magnifie à 14 ans. Ceux du viol, s'excusant de l'aborder, mais incapable de ne pas le remettre en avant. « *Et si ça ne suffit pas, je ferai d'autres livres encore...* » Chaque fois, elle choisit la crudité, la cruauté. *L'Inceste*, son nouveau livre, n'y échappe surtout pas, avec des mots, des scènes dures, provocantes. Il y a aussi l'ex-compagnon, le père de sa fille, sorte de miroir à qui elle s'adresse, qu'elle fait parler, s'interroger sur elle, comme dans *Sujet Angot*. Ne pas oublier une petite fille, Léonore, à qui

elle dédie ses livres et qui commence à poser des questions à cette mère qui a de bien étranges manières d'aimer.

Christine Angot dérange avec sa recherche littéraire de la parole juste, avec son jeu d'équilibriste entre la confession, le témoignage qui frôle le petit scandale littéraire, et puis ces instants où l'écriture fonctionne, où elle parvient à rassembler le sujet et l'objet pour en faire un livre.

Son éditeur, Jean-Marc Roberts, l'écoute, la comprend et la laisse aussi agir à sa guise – elle en est heureuse. « *Quand je lui ai proposé le titre, il a dit oui* », explique-t-elle un peu étonnée. Enfantine, presque touchante, elle évoque cette peur de la rentrée littéraire, d'être mise dans le même panier que toutes celles qui publient des choses « *vraies* », cette confusion qui l'entraîne à expliquer la différence : « *J'essaie de dire quelque chose sans raconter ma vie.* » Cette fille, narcissique, solitaire, qui fait fuir avec sa langue trop cruelle pour être supportable, a peur de la trahison. Mais c'est une « *peur de riche* », reprend-elle. Oui, elle aime le fort, le violent et le cru, autant de choses qui se partagent difficilement avec le plus grand nombre. Décidera-t-elle alors de mettre les choses au clair avec ceux qui vont la lire, ceux qui en parleront. Agressive, elle est connue pour tailler dans la chair, quitte à faire mal, et à ne jamais le regretter, comme une sale gosse rancunière.

“
Oui, Angot aime
le fort, le violent
et le cru, autant de
choses qui se partagent
difficilement avec le plus
grand nombre.”



En ce moment, Christine Angot parle théâtre : il y a cet atelier mis en scène par André Françon. Des extraits de ses romans lus et interprétés au festival d'Avignon. D'ailleurs, avant de revenir vers le roman, l'écriture théâtrale la tente. « *Ma peur, c'est de ne plus pouvoir écrire.* » Elle dit cela sans arrogance, comme dans les dernières pages de *L'inceste* : « *Je suis une folle, on ne m'enferme pas parce que j'écris, et que ça me tient. Je cherche à être un monstre, peut-être...* »

C.F. – 1999